

France Maghreb, une histoire qui nous travaille...
Fragment 2

Le visage de l'autre
D'après l'interview de Fadila

Compagnie La Lune Bleue
Création janvier 2009

V : On fait un essai de micro ? C'est bête, mais j'ai toujours peur que ça ne marche pas ! Tu peux me dire quelque chose ?

F : Je sais pas... Bonjour, je m'appelle Fadila... Je suis née en Algérie mais dans la... en Kabylie, à Tizi Ouzou. Je suis née dans mon pays, j'ai grandi dans mon pays. On connaît la France que de loin. ...

V : Attend !

F : Ça marche ?

V : Oui ... Ça enregistre... Tu veux écouter ? (*Fadila met les écouteurs... Rires*)
Tu me racontes ton histoire ? Alors, le plus souvent, je demande aux gens de me raconter l'histoire de leur famille, aussi loin qu'ils la connaissent, pour arriver ensuite à la leur. Si ça te va, tu peux commencer comme ça. Sinon, tu fais comme tu veux.

F : Alors... J'ai grandi entre la ville et la campagne parce que mes grands-parents, ils ont des terres, des maisons à la campagne et aussi des commerces en ville. Toutes nos fêtes de religion, on les passe chez ma grand-mère, à la campagne, toute la famille se rassemble, à peu près c'est comme ici, tous les Français, pour Noël.

J'ai grandi dans une grande famille, on était des enfants protégés, c'était mon grand-père et ma grand-mère qui gèrent tout, par contre ma maman, c'est une femme qui a beaucoup souffert. Ma mère, elle s'est mariée très, très jeune, elle s'est mariée à 15 ans. Mon père, il avait 17 ans. Alors, vous imaginez, à 20 ans, elle a trois filles, après elle a fait trois garçons. Mais ma mère, elle n'a pas le droit de parole. C'était mes oncles qui commandent, mes tantes qui commandent. J'étais petite, mais j'ai enregistré beaucoup de choses. J'ai dit c'est pas possible, cette femme elle est dominée.

Mais nous, on était des enfants protégés, on s'habillait bien, on mangeait bien, l'école elle est juste derrière la maison, on était inscrit. En plus, nous, à Tizi Ouzou, on parle beaucoup le français, c'est une ville où il y avait beaucoup de Français.

V : Et donc, c'est resté ?

F : C'est resté. Alors chez nous, celui qui ne parle pas le français, il est pas évolué, il est pas un intellectuel. Toutes les femmes au foyer, toutes les femmes algériennes parlent le français, même si elles ne savent pas lire et écrire. Même les commerçants calculent en français ! On lui parle en français et il nous répond en français, c'est automatique. Quand on veut parler kabyle, on parle kabyle, c'est normal, y'a pas à étudier. L'arabe c'est une langue qu'on a appris à l'école.

V : Alors l'arabe, c'est la troisième langue ?

F : L'arabe classique, pour nous, c'est une langue étrangère. Maintenant, non, c'est le contraire. Ma langue paternelle, c'est le kabyle, après le français et après l'arabe. Nous, on parle toujours le français chez nous, jusqu'au jour d'aujourd'hui.

V : Et pas le kabyle ?

F : Si, on parle le kabyle. Quand on dit les mots en français, ils sont mélangés, ils sont

entrés dans le dialecte de la langue kabyle. Parce que, ça fait des années, la France elle est installée depuis 1830 en Algérie ! C'est pour ça aujourd'hui, on dit : on n'est pas des arabes. Chez nous, en Kabylie, y'en a beaucoup ils font pas le Ramadan, y'en a qui vont à l'Eglise. On a des églises que la France elle a laissées, elles existent jusqu'à présent. C'est pour ça, maintenant mon pays on est en guerre.

V : C'est difficile...

F : Des fois, ça me prend un peu la tête, quand ils nous mettent tous dans le même sac. Ils disent « les Arabes », mais on n'est pas des arabes, on est du Maghreb. Et je m'en veux, je m'énerve même sur les femmes maghrébine... « Je suis une arabe », « Non, tu es marocaine, tu es du Maghreb, tu es maghrébine. On n'est pas venu du Pakistan, quand même ! ». C'est pas que je suis contre l'Arabe, mais

V : C'est une question d'histoire...

F : Voilà, il faut connaître son histoire. Mais bref, c'est pas grave tout ça. Moi, j'avais une belle enfance, on sortait, on avait nos vacances, mes cousins, ils viennent et on passe tous les vacances ensemble, on était bien protégés. Bien sûr, dans les familles, il y a toujours... ma grand-mère, par exemple, elle préfère les enfants de ses filles...

V : A vous, qui êtes les enfants de sa belle fille !

F : Parce qu'elle n'aime pas ma mère, alors on paye pour ça.

V : Tu t'en rendais compte enfant ?

F : Oui. Par exemple, quand ils achètent les habits pour les fêtes, les belles choses, elle les donne pour les autres enfants.

V : Pourquoi elle n'aimait pas ta mère ?

F : Parce que mes tantes et mes oncles, à cette époque là, ils étaient tous des étudiants. J'ai grandi quand même dans une famille évoluée, qui ont fait des études. Malgré mon grand-père il a fait la guerre d'Algérie, mais il ne nous a jamais bourré le crâne avec ça, toujours il nous dit « Travaillez bien à l'école ». Il est mort très, très jeune mon grand-père parce que, comme il a fait la guerre, ils lui ont coupé les jambes et il avait la maladie, la gangrène.

V : C'est ton grand-père paternel, c'est ça ?

F : Oui, le père à mon père. J'aime bien cet homme là.

V : Pendant la guerre d'Algérie, il a été blessé ?

F : Oui et il a fait la prison. Il a attrapé la maladie parce qu'avant, dans les prisons, ils leur mettent la prise pour qu'ils dévoilent des secrets.

V : Oui, il les torture... et ça donnait la gangrène...

F : C'est parce qu'il leur donne à boire de l'eau avec du savon. De toute façon, dans toutes les guerres, c'est ça. Ce que j'aime dans mon grand-père, c'est un homme courageux. J'avais treize ans quand il est mort.

V : Et toi, tu es née en quelle année ?

F : Je suis née en 1965.

V : Presque comme moi, moi je suis de 63 ! Donc lui, il est mort, 65, 75...

F : 79, je crois...

V : Tu l'as toujours connu handicapé ou c'est après ?

F : Je l'ai connu, il avait un seul pied qui est coupé. Mais après, ils lui ont coupé la deuxième jambe. Comme c'est quelqu'un qui a un commerce, qui a de l'argent, il a mis une prothèse. Mon père est venu en France pour acheter la prothèse. Quand il marchait, ça fait du bruit. Le matin, quand j'entends ce bruit, ça veut dire mon grand-père s'est levé, donc je me lève tous les matins avec mon grand-père pour aller chercher du lait et du pain.

V : Pour partir avec lui...

F : Pour partir avec lui. Il me paye une brioche qui a du chocolat à l'intérieur et il me dit « Ne le dis à personne », j'ai jamais dit à personne jusqu'au jour d'aujourd'hui !

V : Tu avais un lien très fort avec ton grand-père ?

F : Oui, il était gentil parce qu'on est nombreux, on ne peut pas acheter de la brioche tous les jours et à tout le monde. Ma grand-mère, elle nous faisait de la galette avec du sucre, des crêpes berbères. La brioche du boulanger, c'était du luxe ! Il me disait « Toi, tu es courageuse ma fille, tu es la seule qui se lève à 6 heures du matin pour acheter du pain et bien tu mérites cette brioche ! ». Cet homme là, je sais pas, le ventre qui l'a mis au monde ! Ce que j'aime beaucoup en mon grand-père, il a beaucoup de considération pour la femme. Jusqu'au jour d'aujourd'hui, j'ai jamais rencontré un homme qui a du respect pour une femme comme lui !

V : Tu le voyais à quoi ?

F : Pour ses filles, pour mes tantes, il leur achète même des jupes, mini-jupes, des bottes. Il leur dit « Mes filles, il faut que vous alliez travailler bien à l'école », il veut que ses filles vont toutes sortir directrices, médecins... Il ne pense pas qu'il faut qu'une femme elle soit une bonne...

V : Il avait l'esprit ouvert.

F : Pourtant, il n'a pas fait l'école, c'est un homme qui n'a fait que la guerre, travailler et la guerre, c'est tout ! Et bien sûr, il a fait sa vie. Et encore quelle vie ! Parce que, dans la

génération de ma grand-mère, comment ça se passe le mariage : elle avait neuf mois quand ils l'ont ramené dans cette maison, la maison de mon grand-père... La mère de mon grand-père, elle a élevé la future femme de son fils ! Vous voyez, tout ça, ça n'existe plus maintenant. Et bien ma grand-mère, elle était une femme quand même dure. Malgré avant ils disent c'est l'homme qui commande, mais comme mon grand-père avait la maladie, elle a appuyé sur lui.

V : Peut-être... tu sais, quand tu as vécu des choses difficiles, le fait d'être coupée de sa famille... dès fois, ce qu'on a fait peser sur toi, finalement, tu le fais peser sur les autres...

F : En plus, ma grand-mère, elle était orpheline. Parce-que ses parents, ils sont morts pendant la guerre. Elle s'est retrouvée dans une famille qui l'a élevée, en plus elle doit épouser cet homme, vous imaginez un peu sa vie ! Alors toute la haine qu'elle avait, elle l'a rendu sur mon grand-père. Tout ça, c'est des dégâts de la vie !

V : Ton père, il est né en quelle année, lui ?

F : Il est né en 44.

V : Ça, c'est la famille du côté de ton père et la famille du côté de ta maman, tu la connais ?

F : Oui, mes grands-parents, ils vivent encore. Je les connais, mais j'ai pas grandi avec eux. J'ai eu beaucoup d'attachement du côté de mon père parce qu'on a vécu ensemble. Toutes mes tantes, elles s'occupent de nous, elles nous donnent à manger, si on n'est pas bien habillés, ou un bouton à recoudre... Elles font attention à nous. Du côté de ma mère, c'est le contraire. La famille de ma mère, ils sont trop froids. Parce-que, pour eux, leur fille elle s'est mariée, elle les a quittés très jeune, pour eux, on est des étrangers.

V : Ils étaient contre ce mariage ?

F : Non. Je vais te donner un exemple : le père à ma mère, il préfère donner une bouteille de parfum pour la petite fille de son fils plutôt que pour la petite fille de sa fille, elle est plus prioritaire parce qu'elle a le même nom, eux, ils fonctionnent comme ça. Nous, on porte le nom d'un autre homme.

V : Ta maman, elle n'a pas eu beaucoup de soutien, alors ?

F : Oui, rien du tout...

V : Elle a dû être très seule...

F : Oui... Je l'ai dit pour ma mère, il faut pas pleurer pour ça, c'est du passé...

V : Ta maman, elle est encore en vie ?

F : Oui. J'ai été la voir le mois d'août. Parce que moi, quand je suis venue en France, je

suis venue... ça va, je vous raconte encore la vie de ma famille ?

V : Comme tu veux...

F : Mon grand-père, il avait acheté une grande villa à un français qui est revenu dans son pays quand la guerre elle est finie. Comme on est une famille nombreuse, on dormait tous dans la même chambre avec papa et maman. Quand on a commencé à grandir, ma mère, elle faisait beaucoup des gosses, elle voulait prendre la pilule mais, à chaque fois, ils cachent la pilule. Mon père lui achetait la pilule, hein !

V : Qui est-ce qui cachait la pilule, c'est tes tantes ?

F : Oui. Comme mes tantes, c'est elles qui gèrent, c'est elles qui commandent... « Comment, tu fais pas des enfants pour mon frère ! » Du coup, à chaque fois, ils lui cachent les cachets, ils rentrent dans sa chambre...

V : C'est ta maman qui te l'a raconté ?

F : J'ai vu quand ils regardent dans les tiroirs !

V : C'est violent, il y a pas d'intimité possible...

F : Oui, mais ma mère, mes tantes, elles l'ont beaucoup frappé aussi.

V : Carrément frappé ! Devant toi ?

F : Hum... non mais c'est pas grave, je pleure pour ma mère quoi...

V : Tu as le droit de pleurer parce que c'est...

F : J'aime beaucoup mes tantes mais je leur en veux beaucoup, beaucoup pour ça, un jour, je vais leur dire. J'ai jamais rien dit parce que mes tantes, c'est des femmes, c'est des combattantes. Si un jour il m'arrive quelque chose, je prends ma valise, je retourne au pays, elles vont me garder. Mais les sœurs à ma mère, elles vont fermer la porte sur moi, vous comprenez la différence ?

V : Oui.

F : Même si je suis loin, je suis toujours dans leur cœur la petite fille qui a grandi. C'est comme ça, on peut pas échanger la vie des autres, mais quand même, ma mère, elle a souffert et ça me fait mal au cœur. Toutes ces femmes, elles ont pris la place de ma mère, elles ont pris la vie... J'ai toujours voulu écrire mais je sais pas écrire bien le français, je fais beaucoup de fautes d'orthographe. J'aimerais bien faire un livre sur ma vie, pour ma mère.

V : Mais quand elles la frappaient, ton père, il ne disait rien ?

F : Mon père, il n'est jamais à la maison. Quand il n'y a pas le monsieur à la maison, ni vu, ni connu ! Ils font ça devant les enfants...

V : Comme si les enfants ne voyaient rien...

F : Oui, oui. Mais on voit tout, et tout ça, ça reste dans la tête.

V : Ton papa, il faisait quoi comme métier ?

F : Avant, il faisait du commerce ambulancier avec son père. Il venait en France trois fois par an, il achète des produits pour la pâtisserie, des arômes par exemple, et il les vend aux boulangers, en Algérie. A cette époque là, y'avait rien, c'était le seul qui fait ça. Je me rappelle, mon père, il voulait nous ramener tous ici, en France. Ça lui plaît, il aime bien la France, il nous parle toujours de la France quand il revient, il nous ramène des bonbons, il nous ramène des vêtements.

Après, il a ouvert son propre commerce. Mon père, il travaille jusqu'au jour d'aujourd'hui. Je suis issue d'une famille où on travaille tous, que ce soit les filles, les garçons. Mes tantes, elles ont toutes des maisons à la campagne, le week-end ils vont aller bêcher leurs terres, ils mangent leurs légumes. J'ai jamais mangé des légumes du marché ! Parce-que mon grand-père, il avait des terrains, avec des arbres fruitiers. Il vend, il donne pour les gens et on mange. Ah! Oui c'est... c'était bien. Maintenant, tout est à l'abandon...

V : Pourquoi ?

F : Parce que personne n'a pris la relève. Moi, si mon père me donne ça, je vais le faire, parce que j'ai beaucoup de respect pour mon grand-père. Mais il ne me donne pas cette possibilité...

V : Pourquoi ?

F : C'est un truc d'héritage, y'a les hommes qui vont dire « Elle veut tout prendre ». Moi, je veux faire ça rien que pour mon grand-père. Ça me fait mal dans mon cœur, parce qu'un arbre, comme une femme, il faut la nourrir pour qu'elle donne des fruits ! Une femme, c'est la même chose, il faut la caresser pour qu'elle soit belle, qu'elle soit épanouie et l'arbre, c'est comme une femme... Mon grand-père, il a aimé tellement ces arbres fruitiers ! C'est grâce à ses arbres fruitiers qu'on a bien vécu, qu'on a acheté la maison ! Mes oncles, les frères à mon père, ils comprennent pas ça aujourd'hui.

V : Ils sont combien dans la famille ?

F : J'ai cinq oncles. Et... cinq tantes. Mais... j'ai un oncle qui a disparu pendant la guerre. Jusqu'au jour d'aujourd'hui, on ne sait pas s'il est mort, s'il est enterré, s'il a été torturé. Il n'est pas revenu, ni vivant, ni mort, rien. J'ai un oncle qui est venu à Vimy, il a fait des recherches, s'il trouve son nom sur le registre. Il n'a rien trouvé.

V : Mais tu veux dire... il est mort pendant quelle guerre...

F : La guerre d'Algérie. Il est monté au maquis à 18 ans, il est dans le registre des combattants. Moi, je le connais que dans la photo, c'est tout.

V : Les terres de ton grand-père, vous y alliez ensemble ?

F : Quand on était petit, oui. On partait tous ensemble. Quand je suis retournée en Algérie, au mois d'août, ça faisait 7 ans que j'étais pas allée pour revoir mes parents. Parce-que, quand je suis arrivée en France, je n'avais pas encore mes papiers. Maintenant, je suis mariée avec un français. J'ai pris mon mari avec moi, je lui ai fait visiter, les terres à mon grand-père, les arbres morts, tout à l'abandon. On a tout filmé, j'aurais pu ramener les photos. Un jour, je vais vous montrer tout ça.

V : Ah oui ! Volontiers.

F : Mon mari, il n'a jamais voyagé dans les pays d'Afrique, c'est son premier voyage, son premier vol ! Lui, il veut rester dans mon pays, y'a le soleil, c'est beau... Oui, c'est beau, mais les conditions de vie, elle est chère la vie là-bas ! Ma sœur, elle m'a dit, y'en a, ils mangent la viande une fois par mois.

V : Tes études, tu allais à l'école à Tizi Ouzou ?

F : Oui. C'était ma tante qui s'occupe des inscriptions des enfants. Tout est chronométré dans notre famille, on avait une tante qui s'occupe de nous pour les habits, on en avait une tante qui s'occupait des enfants parce qu'on était nombreux.

V : Combien vous étiez de petits enfants ?

F : On était nombreux parce que, entre les cinq oncles et mes cinq tantes... déjà dix, ma mère et mon père, onze, douze, quatorze avec nous, on était à neuf... vous comptez, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix sept, dix huit, dix neuf, vingt, vingt et un !

V : Tes tantes, elles n'avaient pas encore d'enfants ?

F : Elles faisaient encore leurs études. Parce que mon grand-père, dites-vous une chose, c'est un homme très évolué, jamais il a forcé ses filles pour le mariage. Il ne va pas ramener des prétendants. Parce-que, dans d'autres familles, c'est comme ça. Je voyais, autour, les cousins, les cousines... Le père, il fait tout jusqu'à temps qu'il est débarrassé de toutes ses filles !

V : Mais, ces tantes, pourquoi elles étaient aussi dures avec ta mère alors que ton grand-père était, lui, aussi ouvert ?

F : Je sais pas. Parce que c'est l'âge, je pense. Pourquoi ils sont durs avec ma mère, parce que chez nous, y'a pas la sexualité. Ici, vous commencez la sexualité à 13 ans, 16 ans. Nous, on attend jusqu'au jour du mariage. Alors, je me suis dit, peut-être c'est ça qui dérange. Comme ma mère est jeune, c'est une belle femme, mon père aussi, c'est un bel homme, alors mes parents, c'est le seul couple dans cette maison, qui dort ensemble, qui font l'amour. Je pense que c'est ça qui pousse mes tantes à devenir méchantes. Parce que si elles ont des pulsions pour faire l'amour avec un homme, elles ne peuvent pas. Quand elles voient ma mère, elle est bien maquillée... parce que mon père c'est un homme ouvert, il achète du maquillage pour ma mère, il lui achète des soutiens, des slips, du parfum, il lui achète tout des trucs sexy quoi quand il va à Alger,

la capitale, ou quand il va à Paris ! Mes tantes, peut-être quand elles voient ça, le cœur il se réveille. Elles sont jeunes, elles sont à la fleur de l'âge, elles aimeraient bien, elles aussi, parce que quand ils sont... elles écoutent à la porte...

V : Tu les as vues ?

F : Oui, elles écoutent mon père et ma mère quand ils font crac-crac, oui. Alors, je pense que c'était ça, tu vois, tous les dégâts ! Quand tu es enfermé dans une grande maison... Même si elles partent à l'école, elles peuvent pas avoir un copain parce qu'il y a mes oncles qui les surveillent, mais intelligemment pas brutalement comme dans d'autres familles. Par exemple, si elles mettent un disque de chanson d'amour, mon oncle arrive, il le casse, c'est ça ! Et elles, elles enlèvent leur colère sur ma mère.

V : Chacun se défoule sur l'autre !

F : Voilà ! Mon grand-père, il est mort quand même très jeune, il a laissé toutes mes tantes elles n'étaient pas encore mariées. Après, ma grand-mère, elle a fait vite. Elle a dit à mon père : « Je vais faire tout jusqu'à ce que je marie toutes mes filles, après, si tu es d'accord, après, je vais entamer tes filles ». Ce jour là, ils se sont accrochés !

V : Ils se sont disputés ?

F : Ah oui ! Il lui a dit : « Maman, pour mes sœurs, tes filles, c'est toi qui les as mises au monde, tu es libre, tu les maries si tu veux en une seule journée ! », il lui a dit « En ce qui concerne mes filles, ça ne te regarde pas, si elles restent dans ma maison jusqu'à 100 ans, c'est pas ton problème ! », « Ah bon ! Et après, elles vont rester des vieilles filles ! Moi, je vais commander, je vais donner toutes mes filles, après je vais entamer mes petites filles, que tu le veuille ou non ! ». C'était vraiment la bagarre ! C'est ce qu'elle a fait hein, elle a donné toutes ses filles, l'une derrière l'autre, hop ! Mais pour nous, mon père, il ne l'a pas laissé faire : « Maintenant tout a changé, maintenant les femmes elles travaillent. »

V : Ton père, il n'a jamais pensé à déménager et à habiter plus loin ?

F : Si. Comme on a continué à grandir, on arrive quand même à un âge où on ne peut pas comprendre la sexualité. Mon grand-père, il est très intelligent, il nous a acheté une maison pour nous. Il ne l'a dit à personne. Jusqu'au jour où il a donné la clé à mon père : « Voilà, maintenant mon fils, tu as beaucoup d'enfants. Ils ne peuvent pas dormir tout le temps dans ta chambre, ils commencent à grandir ».

V : Pour toi, ça a été bien ce déménagement ou... ?

F : Ça a été bien et ça n'a pas été bien ! Parce c'était un appartement. Chez ma grand-mère, on avait la cour, on avait la cave, on avait le jardin, on avait nos voisines, on jouait comme ça par le grillage. Parce que chez nous, on n'a pas le droit de partir chez les voisins, on n'a pas le droit de sortir dehors. Sinon, on va à la campagne. Même les voisins, on ne les fait pas rentrer. C'est des maisons comme ici, il y a le jardin, le grillage. Ma mère, je me rappelle, avec la voisine, elles ont enlevé une brique, elles se parlent comme ça, comme dans la prison. Ma grand-mère, elle sait, mais elle dit jamais

on n'avait pas beaucoup les moyens. On faisait la peinture, des activités. Chez nous, les enfants ils meurent comme ça...

Après, comme l'Etat il a tout arabisé, nous, les Kabyles, on est contre l'arabisation. Toute l'Algérie entière on était des bilingues. Parce que les parents, ils ont trouvé beaucoup de difficultés pour aider leurs enfants à l'école. Mon père, quand il m'expliquait mes problèmes, c'était en français ! Mais mon père, en arabe, il ne comprend rien ! C'est comme tes tantes !

L : C'est vrai, une partie de ma famille vit en Algérie. Mon grand-père paternel était algérien. Mon grand-père ne parlait pas n'écrivait pas l'arabe classique, par contre, il parlait et il écrivait le français ! Alors à un moment donné, quand il regardait les informations à la télé, il ne comprenait plus ! Parce que les présentateurs parlaient l'arabe classique, au nom de l'arabisation et pour que l'Algérie retourne à ses valeurs fondamentales, sois-disant !

F : Ils ont mis toutes les infos en arabe, tout le monde était furieux ! Oui, au jour d'aujourd'hui, ils nous ont enlevé les informations, on ne peut même pas savoir ce qui se passe dans notre pays !

Après, mon père a pris la parabole, on était les seuls dans le quartier ! Il l'a mise pour avoir les informations ! Parce que sinon, à chaque fois, il ramène mon frère, il met la chaîne et il lui dit : « Tu restes ici et tu me traduis toutes les infos ! » Oh ! La ! La ! (rires) Mon frère, la torture ! Mon père après, il s'énerve, parce qu'il attend toujours que mon frère lui dise et nous on rigole, « Allez interprètes ! » Nous, ce qui est bien en Afrique, on prend tout à la rigolade ! C'est pour ça qu'on ne tombe pas malade ! Mon frère, il a dit à tous mes cousins : « Moi, j'ai un métier ! Eh ! Je traduis les infos ! ». Après, il m'a dit mon père : « C'est pas toujours lui, toi tu viens ! » J'ai répondu : « Je ne connais pas l'arabe », « Comment, je t'ai donnée à l'école et tu ne connais pas l'Arabe ?! ». Parce que mon frère, lui, il a fait beaucoup l'arabe par rapport à moi, c'était la nouvelle génération. Lui, il n'a fait que l'arabe. La dernière génération bilingue, c'était nous, les 65.

Alors, comment ils ont fait les Kabyles ? Comme c'est des commerçants, ils ont de l'argent, ils ont ouvert des écoles privées pour leurs enfants. Ils ont dit : « Pas question qu'on va donner nos enfants dans les écoles publiques pour qu'ils n'apprennent que l'arabe ! ». Parce que, là-bas, tu fais toutes tes études en arabe et ta lettre de motivation, il faut qu'elle soit en français ! C'est ça qui détruit le pays ! On a le bac, on arrive à l'Université, et là, tout est en français ! Alors y'a un problème !

V : A l'Université, les cours sont en français, c'est ça ?

F : Tout en français ! Pourquoi vous faites des générations perdues ! C'est pour ça qu'on se bat, c'est pour ça y'a eu le terrorisme, à cause de l'identité.

Moi, quand je suis arrivée en France, j'ai vu tous les Maghrébins, je les critique pas hein, mais ils ont quand même tout ici et ils disent « ouais le racisme »...Mais tu as tout ! Profites, apprends ! Le racisme, il existe partout, même entre frères et sœurs !

Chez nous, on n'a rien du tout ! En Algérie, j'ai fait l'école privée, même si c'était des enfants de riches, on travaillait avec les moyens du bord. Les crayons de couleurs, une seule boîte ! Pour combien d'enfants, vous imaginez ?!

Parce que j'ai changé de cap. Dans les écoles privées, ils cherchaient des instits, alors je me suis présentée. Ils m'ont fait un entretien, ils m'ont dit : « On te prend pour un

essai d'un mois.» Après, je suis restée jusqu'à ce que l'école soit fermée. Le programme, il vient de Toulouse, jusqu'au certificat de scolarité de nos élèves. Et l'Etat est contre ça, c'est pour ça qu'on est payé à l'enveloppe. Une fois, mon père m'a dit « Tu travailles au noir, pourquoi tu ne restes pas à la maison, pourquoi tu te casses la tête ?! » Je lui dis : « Moi, je vais aller même si je ne suis pas payée beaucoup, ça me plaît parce que j'ai trouvé ma voie avec les enfants ! » Après, ils ont commencé à nous envoyer des lettres de menace...

V : A l'école ou à chaque personne ?

F : Ils l'ont envoyé pour le directeur. Une fois, il y avait même un groupe qui est venu, ils étaient bien costumés, barbus, ils sont rentrés, c'est juste pour avertir : « Voilà, il faut que ça ferme cette école ! ». Après, on a appelé les parents, ils sont venus chercher leurs enfants, on a fait la réunion avec le directeur. Ah ! J'avais peur ! J'ai dit à ma collègue : « Moi, je vais pas prendre le risque, parce qu'il y a les gosses... avec tout ce qui se passe. » Surtout l'école, où elle est située, je prends le bus, c'est isolé de la ville. Mais on n'a pas fermé, on est resté.

V : Vous n'avez pas fermé tout de suite après ?

F : Non, on est resté, on disait : « On reste, on n'a pas peur d'eux, déjà l'Etat il est contre nous ». Mon père, il m'a dit « Toi, tu es une jeune fille, tu ne sors plus, on est en guerre ma fille ! ». Lui, il connaît comment c'est la guerre. « C'est pas pour 200 ou 300 euros que tu vas te détruire », « De toute façon on est menacé hein ! ».

V : Tu leur avais caché à tes parents ?

F : Après, on a reçu une lettre, il y avait un petit tissu blanc dans la lettre, avec un truc de sang, ça veut dire « Vous êtes mort ! ». Là, ça y est ! On a fermé l'école.

V : L'école, elle a été fermée en quelle année ?

F : Je me rappelle plus, c'était en ...84.

V : 84 ou 94 ?

F : 94, je ne me rappelle plus, c'est mélangé dans ma tête parce que là, moi, je vous raconte, mais je revois des choses. 1984, oui c'était en 84.

V : Tu es arrivée en France en quelle année ?

F : En 2001.

V : Et tu as vécu 15 ans...

F : Oui, j'ai vécu 15 ans de terrorisme. Je suis restée 15 ans sans travailler, sans rien faire, parce que ça y est, ils ont commencé à égorger les filles... La mère de ma collègue, elle m'a dit « Ma fille, moi je sais ce que c'est la guerre, on est en guerre, vous n'avez pas encore compris mes filles, on est en guerre, c'est fini ! ». Ils veulent qu'on

devienne des arabes, ils veulent que les femmes elles rentrent à la maison ! Après, le jour où ils ont tué notre chanteur, notre grand chanteur qui chante la politique, c'est là où ça a explosé ! Quand ils l'ont tué, on a compris, ça y est c'est la guerre !

V : C'est comment son nom ?

F : Il vit à Paris, c'est Matoub, c'est un grand chanteur, il est connu. Ce jour là, j'ai reçu un appel téléphonique, quelqu'un a dit : « Ah ! On vous a tué maintenant votre héros ! ». Ça m'a fait peur, ça veut dire que c'est quelqu'un qui a la liste. J'ai rien répondu, j'ai baissé comme ça le téléphone. J'ai fermé toutes les fenêtres, j'étais seule, j'avais peur. Après, j'ai entendu les cris dehors, j'ai vu des femmes, des enfants avec des bougies, j'ai dit « Mais qu'est-ce qui se passe ?! On est en guerre ou quoi ?! ». J'étais affolée... J'ai ouvert juste... pour entendre. La ville, elle était en deuil. Les gens, ils crient « Assassin, vous avez tué notre chanteur ! » C'est là que j'ai compris ce que m'a dit l'autre au téléphone.

Je peux pas rester toute seule, parce que si la guerre est déclenchée, moi je veux voir ma famille ! Comment j'ai fait, j'ai mis les chaussures de mon frère, j'ai mis un pantalon, je me suis habillé comme un homme, j'ai attaché mes cheveux, j'ai mis un bonnet et je suis sortie. Je suis sortie comme un homme entre cette foule ! Je suis allée chez mes grands-parents, j'ai trouvé toute ma famille, ils m'ont dit « Mais toi, tu es malade ! », mon père il m'a dit : « Tu ne sors plus, plus jamais tu ne franchis cette porte ». J'ai dit : « Mais c'est pas possible ! », j'ai baissé les bras, ça y est, c'est fini quoi !

2.2Musique

M : Matoub, il a été assassiné en 98. A partir de 88, quand il y a eu les émeutes à Alger, ça a commencé à se tendre sérieusement. Moi, en Algérie, j'y ai vécu étant tout petit. Et puis, j'y suis retourné en 81, avec la famille, et puis en 91, l'année où les élections ont été annulée parce que le FIS menaçait de les remporter. En 91, je suis allé à Alger pour rencontrer le directeur de la cinémathèque. J'avais fait sciences-po et j'avais choisi, comme sujet de mémoire, le cinéma Algérien. Alger, c'était assez impressionnant... Tu arrives à l'aéroport, tu as des mecs avec des flingues partout... En ville, il y avait des chars, des barrages. Le soir, il y avait le couvre feu, on ne pouvait pas sortir, on entendait des bruits de flingues.

A l'époque, j'avais été, avec une de mes tantes, sur la tombe de... je rigole, parce c'est un pèlerinage à la con, sur la tombe des arrières-grands-parents ! En fait, ça m'avait vachement impressionné, ça n'avait rien d'impressionnant, mais le fait d'aller là-bas, sur cette tombe, c'était quand même quelque chose d'assez émouvant...

V: C'est fort, sur le plan symbolique...

L: Oui. Et puis, je ne sais pas si c'est parce que j'y ai vécu étant tout petit, ou... Pour moi, Alger, ça a toujours été quelque chose de l'ordre du... un truc un peu fantasmé ! C'était loin, il faisait chaud, c'était le berceau de la famille du côté de mon père...

V: Le pèlerinage, c'est toi qui l'avais demandé ?

L: Non. C'est ma tante qui me l'a proposé. Elle vit en Egypte maintenant. Elle, c'est la petite dernière qui s'est barrée d'Algérie. Elle n'a pas fait comme ses frères et sœurs,

elle n'est pas venue vivre en France. Pour finir sur cette histoire de voyage, c'était quand même super important d'y aller. Sur le plan personnel. On est passé entre les gouttes, après c'est devenu vraiment compliqué.

F : Après, ça a commencé, les bombes, ils ont mis beaucoup de bombes, ils ont égorgé beaucoup, j'ai perdu beaucoup dans ma famille. J'ai perdu mon cousin avec qui j'ai grandi, on jouait ensemble, ils l'ont égorgé ! C'était un 66, il a rien fait, ils l'ont pris avec sa voiture, ils l'ont rendu dans la voiture, derrière la malle. Ah oui ! Et moi, j'ai vécu tout ça hein ! C'est pour ça, ici, quand je vois les gens qui critiquent... Mais non, il ne faut pas, il faut voir plus loin... Parce que la misère quand elle va arriver, c'est pire, on peut pas affronter ! Il y a des choses qu'on ne peut pas affronter !

Après, le jour où ils ont mis une bombe pour l'école de ma sœur, jusqu'au jour d'aujourd'hui, je ne peux pas vous dire si je suis arrivée jusqu'à l'école ou... Je ne pourrais jamais dire si j'ai vu ma sœur ou non !

V : Qu'est ce qui s'est passé ?

F : Ils ont mis une grande bombe pour l'école où ma sœur... et j'ai couru, je sais plus !

V : Quand tu as appris qu'il y avait eu une bombe, tu as couru pour aller voir ?

F : Parce que mon père, il m'a dit « Va ! ». L'école où elle enseignait ma sœur, c'est l'école où on a fait nos études, juste derrière la maison. J'ai couru pieds nus, comme ça, je savais pas ce qui se passe. Dès que je suis descendue, j'ai rencontré mon cousin qui était tombé par terre, j'ai couru vers mon cousin, je lui ai dit : « Qu'est-ce qui t'arrives ? » Lui, il a vu des personnes déchiquetées et moi j'allais encore partir chez ma sœur mais il faut que je reste avec mon cousin ! Un drame sur un drame ! Ma tante, elle m'a dit : « Non, tu n'y vas pas, pourquoi tu cours comme ça, comme une folle, t'as même pas des chaussures ! », je lui dis : « Je suis partie, ils ont mis une bombe pour l'école de ma sœur », elle m'a dit : « Oui, oui, je sais, c'est pour ça que je suis sortie de mon travail ». Je ne sais pas après ce qui s'est passé parce que... Vingt minutes après, ils ont mis une bombe pour une banque. On était affolé, une bombe par-là, une bombe par-là, on sait plus... Encore mon père, il m'a dit : « Ils ont fait une bombe à la banque et moi j'ai envoyé ton frère à cette banque ! ». Mais mon père, il est devenu cinglé, encore il m'a dit « Va courir ! ». Mon père il pouvait jamais sortir, parce que mon père, il a été frappé par 30 ASANS. Vous connaissez les ASANS, les hommes qui sortent pour faire dans la rue, comme les policiers ?

V : Comme les CRS ?

F : Les CRS, 30 CRS qui ont frappé mon père pendant les événements. Parce que... Il y avait un groupe de jeunes, ils étaient en train de les frapper avec des cailloux, ils étaient en train de les insulter. Les CRS les ont dispersés et après, mon père est apparu. Ils l'ont pris, ils lui ont dit : « C'est toi le chef, c'est toi qui as dit à ces jeunes il faut frapper avec des cailloux ! ». Mon père, il leur a dit : « Mais non, moi je suis un commerçant, je suis un père de famille, je vais vous montrer mes papiers ». Ils n'ont pas accepté. Ils ont commencé à le matraquer jusqu'à ce qu'ils lui ont fait un trou de là, jusqu'ici de son œil, ils l'ont fait rouler, ils l'ont fait tourner avec des coups de pied dans toute la ville, tous les chemins où je passe pour aller à l'école, ils l'ont traîné jusqu'à

l'ancienne mairie.

V : Comment il a survécu à ça ?

F : Après, quand ils sont arrivés à l'ancienne mairie, leur chef les a vus, eux, en train de frapper un homme, il leur a fait comme ça : « Mais vous êtes malades ?! » et il les a écartés. Eux, ils sont élevés pour ça, pour frapper les gens, en plus, ils leur donnent de la drogue ! Lui, leur chef, tout de suite il a pris les papiers de la poche de mon père et il a vu c'est un commerçant, il leur a dit « Mais qu'est-ce que vous avez fait ! ». Parce que si mon père il les attaque, ils vont payer cher ! Nous, on lui a dit à mon père, jusqu'au jour d'aujourd'hui on veut qu'il va dire...

V : Qu'il aille porter plainte ?

F : Oui. Il y avait un cousin qui l'a vu par terre, il l'a reconnu à ses vêtements, il a couru de son magasin, il a dit : « Mais c'est mon cousin, qu'est-ce que vous faites ?! », il a pris mon père, il lui a enlevé tout le sang et il est venu à la maison. Alors, mon père, tout son corps, il est bleu parce qu'ils l'ont matraqué tellement ! Il est resté pendant un mois comme ça, allongé, il ne pouvait plus bouger ; ses muscles, ils étaient saccagés. Tous mes oncles, tous mes cousins, ils se sont rassemblés, ils voulaient aller jusqu'au Président pour dire « Ça, c'est intolérable ! ». Mais mon père, il a refusé, il a dit : « Non, laissez tomber ! »

V : C'est pas le moment...

F : Oui. C'est pas le moment d'en rajouter. Ce jour là, j'ai quand même failli perdre mon père. Alors quand il entend une bombe, il est incapable de sortir parce que, comme il n'a pas vu un psychiatre... il a vécu ça et il est resté avec ça...

V : Oui, il est resté traumatisé par ça.

F : Traumatisé. Dès qu'il y a une bombe, il dit « Va toi ! », il oublie sur le moment que je suis une femme. Je suis descendue jusqu'à la banque où il a envoyé mon frère, je pouvais pas passer parce que tout était encerclé ! Ma sœur, elle est plus retournée enseigner. Ses élèves, jusqu'au jour d'aujourd'hui, il y en a qui ont perdu la tête.

V : A cause du choc ?

F : Oui. J'ai pleuré beaucoup pour ces enfants là, je les connais... Ils vont jamais se rétablir. Nous, on n'a pas de suivis psychologiques, l'Etat, il ne fait rien. On a des psychologues, on a tout, mais l'Etat ne fait rien...

Ah ! C'est fou ! Après, j'ai vécu 15 ans de terrorisme entre la vie et la mort, ni j'ai travaillé, ni... 15 ans, c'est beaucoup !

V : C'est énorme, oui.

F : 15 ans de vie ! J'aurais pu faire quelque chose ! On lit que les journaux, les journaux, les journaux, ce qui se passe là, ce qui se passe là ! Après, les jeunes ils ont commencé à monter dans le maquis. La moitié ils sont avec l'Etat, la moitié ils sont avec les

terroristes, les fanatiques. Mon père, il commence à avoir peur pour mes frères parce qu'ils sont jeunes, ils seront influencés... Il a rassemblé mes frères, il leur a dit : « Moi, j'ai fait la guerre, votre grand-père, il a fait la guerre, cette guerre, c'est pas une guerre saine. Nous, on a fait la vraie guerre, la guerre entre l'Algérie et la France, on a combattu pour notre pays. Mais ça, c'est une guerre de quoi, on n'en sait rien ! », il leur a dit : « Vous allez monter au maquis, vous allez venir tuer votre mère ou votre sœur parce que ceux-là, c'est des diables ! ».

V : Et tes frères, ils ont réagi comment ?

F : Il n'y a personne qui a suivi. On avait un seul frère qui est pour l'Islam. J'ai eu peur qu'il va monter. Mais ça va. Tout le temps, mon père il les surveille parce qu'ils travaillent avec mon père pour le commerce... Mais mon père, il est jamais sorti, la détresse de mon père, c'est...

V : Il n'est plus sorti de chez lui du tout depuis ce jour où il a été frappé ?

F : Non. Mon père, ils l'ont frappé en 80, quand ça a déclenché. Alors, peut-être, lui, son corps, il le vit toujours entre les mains de ces hommes ! Moi, c'est quand je suis arrivée ici que j'ai compris tout ça... Après, comme mon oncle il est maire de la ville... après, on était tous menacé.

V : Ton oncle ?

F : Le frère à mon père. Il était Maire de la ville de Tizi Ouzou. On a trouvé une liste, parce qu'eux, ils font des listes, avec tous ceux qu'ils vont tuer. Il y avait mon oncle et sa femme.

V : Tous les gens qu'ils avaient décidé de supprimer ?

F : Oui. Il y avait mon frère. Parce qu'il était avec mon oncle dans la politique et... Mon frère, on l'a expédié direct ! C'est fermé la France, on ne peut pas passer en France, la France, ils ont peur. La Tunisie, le Maroc, ils ont fermés toutes les portes. On l'a envoyé dans un pays d'Afrique. On a sauvé sa peau quoi !

V : Dans quel pays il a été ?

F : La Côte d'Ivoire. Chaque soir, on pense à notre frère, qu'est-ce qu'il devient, est-ce qu'il mange, est-ce qu'il est arrivé au bon endroit... On n'avait pas de famille là-bas et c'est loin pour avoir les nouvelles... Alors, vous imaginez la souffrance, ma mère tout le temps elle rêve de mon frère ! Là-bas, il y a la pauvreté, les Africains ils sont violents. Ils l'ont massacré les Africains, ils ont pris tout son argent comme il vient d'arriver.

Jusqu'au jour où il est revenu, il est revenu une autre personne ! C'est pas la personne qui est partie qui est revenue ! Mon père, il lui a fait faire un bilan de santé, tout de suite, le lendemain. D'après le médecin, parce qu'il l'a pris tout seul... il a fait des études pour la psychiatrie, il a dit à mon père : « Ils l'ont juste frappé. Il n'a pas le sida, il a rien du tout ». Mon frère, il avait tout le temps la fièvre, tout le temps la fièvre, c'était le choc ! Après, il est resté caché à la maison parce que, comme il était menacé d'être égorgé... Vous imaginez ce qu'il a vécu quand même ?!

V : Et il est resté combien d'années comme ça ?

F : J'ai pas compté, il sort jamais, on lui ramène la cigarette à la maison, il reste dans le balcon, après il regarde la télé, après il mange, après... Un jour, je me rappelle, il m'a dit : « Moi je vais sortir, laisse tomber, s'ils veulent me tuer, je vais mourir comme tous les autres ! », il m'a dit : « C'est pas une vie ça ! Je suis comme un chien ! ». Une fois, mon frère, ils l'ont attrapé, parce qu'il en a marre de rester à la maison, il a pris la voiture. Trois jours, on ne l'a pas vu.

V : Vous avez dû être mort de peur ?!

F : Mon père, ce jour là, il est resté direct dans son lit, il n'a pas pu se lever. Ils l'ont pris, trois jours, ils lui font faire la prière, la prière, la prière, ils lui ont donné à manger de la galette pleine de sel et de l'eau, il ne mangeait que ça ! Et faire les prières ! Alors qu'on ne pratique pas nous ! Heureusement, comme il est intelligent, il a gardé toutes les sourates du Coran qu'il a appris à l'école primaire. Parce qu'à l'école primaire, ils nous ont aspergés de ça ! Du coup, ils ont dit : « Ah ! Toi, tu es un vrai musulman ! » et ils lui ont rien fait.

V : Et au bout de trois jours, ils l'ont relâché ?

F : A l'endroit où ils l'ont pris. Mon frère, il a dit : « Ben dit-donc, il y a pleins de femmes, ils ont des armes jusque-là, ils ont des bijoux, de l'argent, ils ont des ordinateurs, des téléphones portable, ils ont tout ! ». Mais il peut pas savoir où il est, parce qu'ils lui ont bandé les yeux. Il m'a dit : « Quand ils m'ont enlevé le bandage, j'ai vu toutes les femmes qui font la cuisine, des femmes et des enfants ! ». Ils se marient les femmes avec d'autres émirs, vous imaginez ! Par exemple, moi, ils vont me voler, ils vont me marier avec un autre, c'est une communauté quoi ! Mon frère, tout ça, ça l'a choqué ! ... C'est-à-dire, il y avait le terrorisme mais on l'a vécu d'une autre manière...

V : Qu'est-ce que tu veux dire ?

F : Je veux dire : il n'y a personne qui a été égorgé dans ma famille, dans mes frères et sœurs... mais on a quand même été touchés. Mon oncle, il se cache... Toutes mes cousines, elles sont venues vivre chez nous parce qu'elles ont peur qu'ils vont rentrer chez elles, ils vont les violer. Tout était perturbé quoi, chacun il va chez l'autre, c'était comme ça !

Après, les Kabyles, ils ont pris quand même les armes. Parce qu'ils ont peur pour l'honneur de leur femme, de leur fille. Ils ont pris les armes, oui, parce que du côté d'Alger, ils ont violé beaucoup les femmes, les femmes enceintes, les filles devant les parents ! Après, moi, je suis devenue prisonnière, comme mon frère.

J'ai vécu comme ça, près du terrorisme, déjà on remercie le Bon Dieu, le terrorisme il a fini ! Le gros est fini et aucun de mes frères n'est monté au maquis !

Mais nous, notre problème avec l'Etat, si on va avec les frérots, l'Etat il va nous punir et si on va avec l'Etat, les frérots ils vont nous punir ! Ça veut dire : on est entre deux ! C'est une guerre bizarre quoi !

V : Ça ne laisse pas beaucoup d'amis !

F : Et l'Etat, il en a profité, il a tué tous les intellectuels kabyles !

V : Tu penses que c'est l'Etat sous couvert du terrorisme ?

F : Oui. Au début, on n'a pas compris. Après, on a compris, parce qu'ils ont tué tous les intellects, tous les écrivains, tous les hommes politiques kabyles, ils les ont suivis, ils les ont chassés un par un, comme des renards ! Non, c'est l'Etat, il a profité de la situation parce que...

V : Pour éliminer ceux qui les dérangent ?

F : Oui, et maintenant, il n'y a plus personne ! Ah ! J'ai vécu tout ça, hein ! C'est pour ça, maintenant, je ne supporte plus beaucoup de choses, je m'énerve, je peux tout de suite laisser tomber... Parce que ça y est, j'ai consommé beaucoup déjà !

L : Pendant toute une période, je me suis beaucoup intéressé à l'actualité. Quand ils sont allés rechercher Boudiaf au Maroc pour le nommer Président... Il y avait quand même un espoir important et puis il a été flingué en 92 ! Alors, j'ai lu, c'est invérifiable mais... Il y a pas mal de sites sur Internet où tu peux lire des dossiers sur toute cette période... Il y a des mecs qui prétendent qu'il a été descendu parce qu'il avait envoyé des émissaires en France pour enquêter sur toutes les tractations financières que pouvaient faire les généraux algériens avec les Français. Ils auraient été pistés par les services secrets français qui auraient informé la sécurité militaire algérienne. Ils se sont débrouillé pour flinguer Boudiaf parce qu'il devenait trop dangereux. Alors, quand on en arrive là... Avec les militaires qui tiennent toujours le pays... De toute façon, ils ont encouragé les mouvements islamistes quoi, ça c'est clair et net ! Il y a quand même des livres, notamment un bouquin, La sale guerre, écrit par un ancien militaire gradé algérien qui raconte comment l'Armée manipulait les terroristes dans les maquis... Tu ne sais pas où est la vérité, c'est ça qui est très compliqué avec ce pays là, tout est toujours un peu secret.

3.XXX

V : Et alors toi, comment tu es venue en France ?

F : Quand c'était le terrorisme, je reste tout le temps à la maison. Après, ça a calmé, les gens, ils ont repris un peu confiance, on vit toujours sur la méfiance...

V : Même aujourd'hui, hein... Je me souviens, quand j'étais à Alger

F : Tu es parti en Algérie ?

V : Oui, il y a deux ans. Je voulais voir où il était pendant la guerre d'Algérie. J'ai été à Alger, à Annaba et à la frontière tunisienne, à Bou Hadjar. C'est là il était.

F : Il a fait la guerre ?

V : Oui. Comme plein d'autres ! Il était appelé. Je me souviens, à Alger, la femme qui

m'accompagnait pour me faire visiter la ville, elle me disait de ne pas fumer dans la rue. Elle avait peur pour moi. C'était bizarre. Moi, je ne me sentais pas en danger dans les rues. Mais les gens qui nous accompagnaient étaient toujours sur leur garde. Par exemple, on a été à Tipaza, ils voulaient absolument rentrer avant la nuit. Jusqu'à la dernière minute, je ne savais pas s'ils allaient m'accompagner à Bou Hadjar...

F : Oui. Même aujourd'hui, il y a la méfiance...

V : Alors, la France ?

F : D'abord, je voulais partir au Canada, avec mon ancienne collègue. Elle m'a dit : « Voilà, j'ai une idée, est-ce que tu vas me suivre, j'en ai marre de rester à la maison ! ». J'ai pensé : après tout, mes parents, eux, ils ont fait leur vie et nous, notre vie, elle sera construite quand ?

Elle a fait toutes les démarches. Ils nous ont répondu pour partir au Québec, travailler avec les enfants. J'ai parlé avec mon petit frère, j'aime bien mon petit frère, il m'a dit « Tu as raison ». Mais mon père, il écoute derrière la porte parce qu'il voit que je peux pas rester en place, il me connaît. Il m'a dit : « Quoi ! Ma fille tu es folle, tu vas partir au Québec, c'est loin, on peut pas venir te voir ! ». Je lui dis que moi, je ne voulais pas vivre toute ma vie comme ça, cachée. Il m'a dit « Bientôt ça va finir, regarde, ça s'est calmé maintenant. Comment, tu vas laisser ta mère ? ! Tu vas nous faire ce coup-là, tu vas partir dans un pays où y'a que la neige ! », je lui ai dit : « Mais non, il y a pas que la neige ! », il m'a dit : « Si, tu vas mourir de neige ! ». Il m'a dit « Si vraiment tu veux partir, tu vas en France ! ». Et il a déchiré mon courrier.

V : Au Québec, ils avaient accepté de vous donner le visa ?

F : Oui. Du coup, je ne suis pas partie. Ma copine, c'était la même chose, sa mère elle a chialé, on est tombé dans le même piège. Après, j'ai fait tous mes papiers, j'ai jamais rien dit, j'ai fait mes papiers tout doucement, jusqu'au jour où ils m'ont donné le visa. Ils ne donnent pas le visa comme ça !

V : Je sais...

F : Et moi, 22 jours, ils m'ont donné mon visa ! 22 jours ! J'étais choquée quand j'ai reçu mon visa, parce que dans ma tête, dans un an, dans deux ans... J'ai déprimé, enfin, je sais pas si c'est une déprime, mais je voyais tout mélangé dans ma tête...

V : Oui, tout d'un coup, tu étais devant le fait accompli, il fallait...

F : Oui, voilà. Mon frère, il m'a dit : « Ma sœur, mais tu veux partir, t'as la chance ! Les gens, ils ont couru 100 ans, ils ont pas eu ce papier ! Ils ont donné des millions et des millions pour avoir ce papier ! Toi, t'as rien donné, t'a eu ce papier, vas-y ! ». » Ouais, c'est un petit gosse qui m'a fait réveiller !

J'ai commencé vite, vite, vite. J'ai donné tous mes habits pour ma sœur, mes affaires, mes photos, tout, c'est là que j'ai dit : « Je vais partir en France, mais faut pas le dire pour mon père et ma mère parce qu'ils vont pas me laisser ! » J'ai tout organisé en 22 jours !

J'avais peur de prendre l'avion, parce qu'avant ça, ils ont fait la grande bombe de

l'aéroport d'Alger, celle-là c'était chaud ! Ce jour là, j'ai failli perdre 4 frères et un oncle ! Mais y'a rien, j'ai juste mon petit frère qui est malade aujourd'hui, parce qu'il a vu, il avait 16 ans, il a vu tous les trucs déchiquetés, les têtes sauter, les bras ! Jusqu'au jour d'aujourd'hui, mon frère, il est condamné quoi, je sais pas s'il va vivre un jour, si un jour il peut faire l'amour ou profiter de sa vie !

V : Il n'est pas du tout suivi par un médecin ?

F : Maintenant, il a 29 ans, quand il y a eu cette bombe, il avait 16 ans, alors c'est rentré dans son corps...

V : Mais il vit comment ?

F : Quand il rentre aux toilettes, ses selles, toujours il y'a du sang qui passe. Ses mains, on voit que les os parce qu'il ne peut pas manger tout ce qui est acide.

V : Et ça vient du choc ?

F : Oui, ça vient du choc. On ne l'a pas pris en charge tout de suite. C'est quand je suis arrivée ici que j'ai compris beaucoup de choses. C'était la guerre. Il n'a jamais parlé jusqu'au jour d'aujourd'hui. Mon grand frère, il a parlé, dès qu'il est arrivé. Mais mon petit frère, il était sur place, il était dans la foule, à l'intérieur. Mon oncle, il est tombé par terre, c'est un invalide. Mon frère, il le tirait, parce que les gens, quand ils courent, ils ont appuyé sur lui ! Et lui, mon frère, il était en train de tirer mon oncle et mon oncle, il lui disait, parce que mon oncle il a raconté après, il disait : « Va, laisse-moi mourir ! Moi, j'ai vécu ma vie ! Toi, tu es jeune ! ». Mais mon frère, il peut pas laisser son oncle, il est en train de le tirer... Vous imaginez ! Et il voit tout ce qui est autour, il a vu les têtes déchiquetées, les bras, parce que c'était une grande bombe !

V : Oui, je sais, j'ai vu des images...

F : Quand je vais retourner, la prochaine fois, je vais le prendre dans un petit coin, je vais le faire parler. Il faut qu'il dise, il faut qu'il pleure, il faut qu'il dégage ! Il a tout encaissé dedans !

V : Donc toi, quand tu as dû prendre l'avion, tu pensais à tout ça ?

F : Moi, sur place, mon frère, j'ai pas pensé, il a cette maladie. C'est quand il a envoyé tous les papiers, je les ai pris chez un médecin. Il m'a expliqué en détail comment ça fonctionne le corps humain, les intestins. A chaque fois que je mange, je pense à mon frère. Et j'ai tout fait pour lui, j'ai pas pu, ils veulent pas lui accorder le visa !

V : Alors toi, pourquoi ils te l'ont donné aussi facilement ?

F : Peut-être... Ils entassent des demandes, peut-être ma demande était juste sur le dessus du paquet !

V : Est-ce que tu penses que le fait que tu aies fait des études ou que tu aies travaillé dans une école...

F : Non, pour le visa, j'ai pas donné tout ça. C'est en arrivant, en France, je me suis présentée à la Préfecture, ils m'ont dit : « Faut que tu nous fournisses toutes les preuves ». Il y a juste un papier qui me manquait, de menace. Je suis retournée vite fait une semaine. Parce qu'il faut que je vois le directeur, qu'il me fasse une photocopie de la lettre comme quoi on était menacés. Je suis venue en 2001. Ils m'ont donné trois mois de rester sur le sol français, après j'ai fourni les papiers qui manquaient et ils m'ont accordé mes papiers en 2003, à Arras.

V : Tu avais fait une demande de... ?

F : D'asile territorial.

V : Et ça, ça a été accordé ?

F : Oui.

3.2

F : Quand je suis retournée pour prendre ce papier, j'ai pas voulu revenir en France. Parce que moi, quand je suis arrivée en France, je suis venue chez une sœur à ma mère, dans le Pas de Calais. Et ma tante, elle m'a fait beaucoup de misères.

V : Une sœur de ta mère qui vivait déjà en France ?

F : Oui, depuis des années, ça fait 40 ans ou 50 ans qu'ils sont là. Son mari, il l'a ramenée très, très jeune pour faire les marchés. C'était les premières générations et tous ses enfants, ils sont nés ici. Mais ils m'en ont fait baver, hein !

V : Comment ça s'est passé ?

F : Ça c'est passé... Quand je suis arrivée, ils ont compris : « Oui, tu as vécu le terrorisme, on va t'accueillir chez nous. » Mais elle ne voulait pas que je sorte, elle ne voulait pas que je dise bonjour aux voisins. Parce qu'ils habitent dans un quartier, tous leurs voisins c'est des français ! Je dis : « Moi, les parents, quand ils m'ont donné l'éducation, ils m'ont appris à dire bonjour ! » Je croise une personne, je vais lui dire bonjour, je ne cherche pas à savoir si elle est blanche ou noire ! » Je dis : « Maintenant, si vous voulez me refaire l'éducation, je sais pas, il faut que je réfléchisse ! » Ma tante, elle m'a dit : « De toute façon, regarde ma nièce, tu n'auras jamais tes papiers, c'est mieux que tu restes chez moi et tu ne sors pas. Mon mari veut pas que tu sortes, tu rentres ! ».

V : Après ce que tu venais de vivre...

F : J'ai laissé ma famille, j'ai laissé toute une vie derrière moi, j'ai encore la guerre dans ma tête et les gens commencent à me casser la tête sur des petites futilités que moi j'ai dépassées : « Faut pas se maquiller, faut pas couper ses cheveux ! » Ils ont commencé à me commander. Un jour, je lui ai dit : « Ma tante, écoute-moi, je suis venue d'un pays où j'ai fait la guerre, j'ai laissé toute ma famille, 15 ans de terrorisme, est-ce qu'il y a un

jour où tu as pris le téléphone pour nous appeler ? Pour savoir si on est mort ou on est vivant ? » Pour mon cousin, je lui dis : « Toi, combien t'as passé de vacances chez nous, on est parti à la plage, tu passais des vacances gratuitement, est-ce qu'il y a un jour tu nous as appelés ? Vous regardez juste dans l'écran ce qui se passe ! Mais tu n'es qu'un lâche ! Il était en colère. Je dis : « Ici, tu n'aimes personne ! Vous n'aimez pas les Arabes, vous n'aimez pas les Français, vous n'aimez pas les noirs, vous n'aimez pas les Chinois ! Tu aimes qui alors ? Qui c'est vos amis ? ». Après, il dit : « Ouais, tu vas nous faire la morale comme ça ! ». Je dis : « Je suis une personne qui a vécu la guerre, il faut que tu me laisses tranquille dans ma tête ! Moi, j'ai beaucoup encore des blessures. Pourquoi tu ne me poses pas des questions comment j'ai vécu la guerre ? Est-ce que j'ai mangé ? Comment on a survécu ? Personne de vous ne m'a posé la question comment on a vécu la guerre, rien du tout ! Vous me dites juste : il ne faut pas dire bonjour !

Je le dis pour ma tante : « Il ne faut pas me faire entrer dans tes problèmes avec ta belle fille. Si tu ne l'aimes pas, c'est pas mon problème ! Moi, elle sait que je suis venue d'un autre pays... ». Parce qu'elle venait en vacances avec eux, elle connaît toute la famille, elle a gardé les souvenirs quand on l'invitait chez nous. Je lui dis : « Si elle me prend pour aller chez ses parents un dimanche, c'est pas la fin du monde ! Elle ne va pas me bouffer ! » Ma tante : « Oui, elle va te monter la tête ! ». Je dis : « Non, elle ne va pas me monter la tête ! Elle, elle veut me faire visiter son pays, sa culture ! », je dis : « Quand on va chez ses parents, on ne parle pas de vous, on parle d'autres choses, de la vie, il n'y a pas que vous dans la vie ! »

V : On a d'autres sujets de conversation !

F : Je lui dis : « Marie-France, même si elle m'a parlé de toi, tu es ma tante, tu es la sœur à ma mère. Combien de personnes j'ai laissé derrière moi, compte ! Alors, Je ne vais pas détruire la famille ! Vous me donnez juste un coup de main à faire mes papiers et partir ! ». Eux, c'était pas ce qu'ils veulent, ils voulaient que je reste pour faire la bonniche ! Je dis : « Maintenant, si tu ne veux pas que je sorte avec elle, ben y'a pas de problème ! Mais il faut lui dire que tu ne veux pas ! Moi, je ne joue pas le double jeu, de lui dire « Je ne peux pas » ! Je ne suis pas une gamine, j'ai pas 15 ans, pour mentir comme ça ! ». Après, elle m'a dit : « Non, tu lui dis toi que tu ne veux pas sortir. » Je lui ai dit : « Mais moi, je veux sortir ! Je m'ennuie, je peux pas rester 24 sur 24 dans cette maison ! Tu sais où je vivais moi, j'ai grandi dans une ville, je sors ! ». Mais elle me dit : « C'est pas la même chose, ici en France, on est entouré des étrangers ! ». Moi, je lui dis : « Il n'y a jamais personne qui m'a embêté. Je vis ici, c'est comme si je vis dans mon pays. Seulement ici, il faut que je fasse des choses, il faut que je découvre la culture, il faut que je découvre les gens ! »

Quand Marie-France est arrivée, elle m'a dit : « Fadila, mes parents, ils ont préparé un repas français spécialement pour toi ! ». Ma tante, elle ne lui a pas dit, elle n'a rien dit ce jour-là ! Marie-France, elle est intelligente, après, elle m'a dit : « Même si tu ne m'as rien dit, je sais. Parce que, quand tu n'es pas là, ils parlent beaucoup de toi. Faut pas rester chez eux. »

V : Et donc, c'était qui Marie-France ?

F : Sa belle fille, sa belle-famille, une famille française !

V : La femme d'un de ses fils ?

F : Oui.

V : Donc, il y a un de ses fils qui s'est marié avec...

F : Avec une française, oui, et vous lui ressemblez beaucoup...

V : Et ça, elle l'a accepté ?

F : Quand je vous vois, c'est comme si je voyais son visage, des fossettes et... Ah ! Si je savais cette femme, j'aurais dû la prendre en charge, elle existe plus sur terre aujourd'hui cette femme...

V : Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

F : Elle s'est pendue et je ne savais pas... Moi, j'ai aimé cette femme, si tu savais... C'est une femme courageuse, elle m'a appris beaucoup de choses...

V : C'est elle qui t'a accompagnée à ton arrivée finalement...

F : Oui... Ah là ! Là ! Je savais pas...

V : Tu ne savais pas qu'elle était désespérée ?

F : Oui, parce que mon cousin, il l'a laissée... Et elle, elle est attachée, elle a un enfant avec lui, ils ont vécu 14 ans ensemble. Elle venait chaque été au pays. Un jour, il y a eu un grand conflit. On était tous en famille, ils ont commencé à critiquer l'Algérie. Elle, ça lui fait mal au cœur, elle leur a dit : « Ecoutez, les femmes, en Algérie, elles sont évoluées. Elles se maquillent, elles mettent des mini-jupes. C'est vous qui n'êtes pas évolués. Jusqu'à présent, je m'en veux de pas... Je sais que c'est une femme sensible, que c'est une femme fragile...

V : Mais, tu sais, peut-être que maintenant tu pourrais le voir, mais à ce moment là, tu avais toi-même trop de...

F : Non, je l'ai revue quand elle s'est séparée avec mon cousin, on a gardé les liens. Ma tante, quand elle m'a fait des soucis, qu'est-ce que j'ai fait ? Je m'étais inscrite pour faire une formation pour travailler avec les enfants. Ma tante, elle a fait la table ronde avec ses enfants et elle m'a dit : « Il faut que tu arrêtes de sortir parce qu'il ne faut pas qu'ils te voient, les voisins ! ». Je lui ai dit : « Mais ma tante, j'ai pas fait de la prison, j'ai tué personne, je dérange personne ! Mais si ton mari il ne veut pas, pas de problèmes, moi j'arrête l'école dès aujourd'hui. ». Elle était contente, j'ai vu, elle a souri. Je suis montée dans ma chambre, j'ai commencé... Parce que, ça y est, j'ai consommé déjà beaucoup de choses ! Le jour où elle m'a jeté l'eau par terre, là, je sais que c'est une femme qui veut me mettre dans une prison !

La voisine, elle me faisait des cours de calcul. Ma tante, elle m'a dit : « En plus tu vas chez la voisine ! », je lui dis : « Mais c'est elle qui m'a proposée. Ici, tes filles, elles font juste que me dire : Repasses-moi ceci, fais-moi ça ! »

Après, je suis partie chez la voisine. Je lui ai dit : « Voilà Isabelle, ma tante, elle m'a dit : faut que tu quittes l'école... Moi, je prends mes affaires et je me casse ! ». Elle m'a dit : « Non, tu viens chez nous. ».

Tout ce qu'ils m'ont offert quand je suis arrivée, j'ai laissé tout sur le lit. J'ai mis que ma tenue avec laquelle je suis venue dans l'avion, j'ai pris mes papiers importants, j'ai dit : « Je vais lui rendre ses livres qu'elle m'a prêtés », c'était pas vrai. Je suis partie avec mes papiers chez la voisine, je ne suis pas revenue !

Après, ma tante, elle a envoyé son fils, parce qu'elle, c'est ses garçons qui la commandent ! Il est venu, il a dit : « Ma cousine, elle va sortir ! ». Le mari de la dame, il a dit : « Je suis libre de garder qui je veux, je suis chez moi ! Lui, il a dit : « Non, c'est ma cousine, qu'est-ce qu'elle fait ici ?! », « Je ne l'ai pas gardée parce que c'est ta cousine, je l'ai gardé parce qu'elle est étouffée. Après, il va faire jour, elle va faire ce qu'elle veut de sa vie. » « Oui, elle va aller faire la pute ! ». Quand il a dit ça, je suis sortie, parce que ça m'a fait mal au cœur. Je lui ai dit : « Ecoute, je suis libre de faire ce que je veux de mon corps ! ». Il m'a dit : « Oui, elle t'a appris à parler ma femme ! »

V : C'était le mari de... ?

F : Oui. Je lui ai dit « Non, elle m'a pas rempli la tête, je suis instruite avant toi ! », je lui dis « Toi, même si tu as fait l'école ici, tu sais même pas écrire ton nom ! Viens ! Prends une feuille et un crayon, écris-moi une lettre de motivation ! », je dis « L'école algérienne, elle m'a appris à lire et à écrire, c'est pas ta femme qui va me remplir la tête, j'ai 37 ans ! Comptes sur tes doigts, j'ai 37 ans ! ». Ah ! Il est choqué... Je lui ai dit : « Regarde, tous les diplômes que l'Algérie elle m'a faits ! Toi, tu as quoi comme diplôme ? Tu as rien ! Si c'est pas Marie-France qui te fait tes lettres, tu vauz rien du tout, t'es comme un zéro ! Et tu viens, tu vas me commander ?! », je lui dis : « Vous, à chaque fois vous critiquez l'Algérie ; ici, vous critiquez ; alors, vous êtes quoi ? Vous n'êtes ni des français, ni des algériens, ni des arabes, ni rien du tout ! », je lui dis : « Je suis libre, je ne reviens plus chez vous ! ». Il est resté bouche bée. Ah oui, il ne s'attendait pas !

Ils ont appelé mon père au pays, ils ont appelé toute la famille ! Mon frère, il lui a dit « Ma sœur, elle a 40 ans, elle est libre de faire ce qu'elle veut ! ». Ils étaient en rage !

Après, moi je me suis débrouillée parce qu'en fait, j'avais déjà des amis...

Je pense il est 17heures, il faut que je rentre, on n'a pas fini, elle vous plait mon histoire ?

V : Ben, c'est intéressant...

F : Mais vous ressemblez beaucoup à Marie-France... Cette personne, elle compte beaucoup pour moi... J'aurais dû la faire partir chez nous, ça va la changer, elle aime beaucoup mon pays, elle aime le soleil... Ah ! Je ne savais pas... C'est quand je suis partie au pays, là, ma sœur et ma mère, elles m'ont dit : elle s'est suicidée.

V : C'est tes parents qui te l'ont appris en Algérie ?

F : Oui, y'a personne qui me l'avait dit. Ah ! Un jour, je vais aller à sa tombe... J'ai même pas l'adresse de ses parents...

V : Tu sais pas où elle est enterrée ?

F : Elle va s'enterrer à Saint-Omer, c'est sa ville natale. Ah ! Elle ne mérite pas tout ça ! Quand je suis partie, elle a pris son appartement, c'est elle qui a eu la garde de son fils, il avait quatre ans. Du coup, elle m'a dit : « Tu viens vivre avec moi. Je vais te trouver du travail, on partage les factures ». J'étais d'accord, parce que je sais cette femme elle m'a apporté beaucoup. Mon cousin, il m'a vue dans la voiture avec elle, ils ont fait tout un cinéma, ils sont partis jusque chez les parents de Marie-France, ils les ont menacés : « Si elle va garder ma cousine, moi je vais lui enlever mon fils, je vais porter plainte ! ». Ses parents, ils ont peur, ils ont dit « Il ne faut pas la garder. » Toute la nuit, on a pleuré. Moi, je l'ai serré dans mes bras, je lui ai dit : « Ne t'inquiète pas pour moi, je vais m'en sortir, je vais finir par m'en sortir ! ». Comme c'est un être fragile, je lui ai dit : « Tu restes dans ta maison, tu gardes ton enfant, moi, je plie mes bagages, je vais partir, tu es toujours ma copine, si un jour on veut se voir, je viens pour une nuit, en cachette ». J'ai fait tout jusqu'à ce qu'elle soit remise bien dans sa tête, jusqu'à trois heures du matin, on est restés. Sinon, on était bien. Moi, je lui faisais à manger, je gâtai son fils... Après, moi, je suis partie. J'ai appelé une fois, on m'a dit « Vous faites erreur ». Je pense qu'elle a changé de numéro et elle n'a pas pensé m'envoyer le nouveau. Mais c'est la vie, elle est dégueulasse et oui... elle reste toujours dans ma tête cette personne, elle m'a aidée beaucoup, beaucoup... Elle méritait pas de mourir, elle est jeune...

V : Quel âge elle avait ?

F : Elle est plus jeune que moi, c'est une 66 ou 67... Elle m'a appris beaucoup de choses, elle m'a fait des cours de français, des dictées... Elle m'a appris même la conduite ! Elle m'a fait partir tout des trucs que j'avais dans la tête...

V : Finalement, c'est elle qui t'a donné aussi l'énergie de rester...

F : Oui.